

Le patois ? Ce parler qui a nourri mes racines

Introduction

A l'évidence, un exposé sur le patois n'est pas coutumier. Réaliste, j'imagine que si cette matière peut s'avérer rébarbative et outrageusement lassante pour des profanes, il en est à coup sûr autrement pour des patoisants aimant leur parler. Cependant, puisque votre Comité s'est déjà approché de moi tout au début de cette année, je veux volontiers penser que le choix du sujet n'est pas simplement dû au hasard. J'en conclus donc que vous faites partie de ceux qui ont envie d'en savoir un peu plus sur ce mode d'expression orale intimement liée à la vie et aux traditions des gens de notre riant coin de terre. Croyez bien que j'y suis sensible. Aussi, c'est avec un brin d'émotion et beaucoup de plaisir que je vous parlerai de ce merveilleux langage de nos aïeux qui a bercé les jours heureux de mon enfance.

Naître et grandir au milieu de gens parlant le patois

C'est assurément un privilège d'être né et d'avoir pu grandir dans une région où le savoureux langage de ses ancêtres contribue à alimenter quotidiennement ses propres racines. Ce fut mon cas et j'en sais gré à mes parents. J'ai donc eu le bonheur de vivre parmi ces femmes et ces hommes au cœur généreux, (â bon tiûere), au bon sens inné, (qu'aivînt di s'né), et qui avaient de l'allure, (ét qu'aivînt di djèt). C'était à Coeuve, entre les deux dernières guerres. A une époque durant laquelle les gens gagnaient peu, mais savaient bien apprécier ces petits riens qui venaient inopinément améliorer le strict nécessaire. On connaissait une période où le bien-être n'était pas monnaie courante. Les gens étaient habitués à vivre modestement, attachés à leur ville ou à leur village, ignorant quasiment tout des vacances et de leurs évasions sur les divers fuseaux de la planète. On savait refréner, mieux qu'aujourd'hui, ses envies et ses convoitises. On avait si bien les pieds sur terre, que l'on était parfaitement conscient que seul le contentement peut générer le bonheur.

2.

C'est dans ce milieu que j'ai entendu parler ce ravissant patois. Que je me suis fait l'oreille à son accent, à ses sons et à son rythme. Ce fut quasiment ma langue maternelle, celle dans laquelle je m'entretenais lorsque je rendais visite aux paysans du quartier et qui m'accueillaient dans leur écurie.

Alors, pendant qu'ils trayaient leurs vaches, je les observais sans rien perdre de leurs gestes et de leurs paroles. Impatient de savoir, désireux de découvrir, j'étais à l'affût du moindre mouvement, de l'onomatopée la plus inattendue. Parfois, jaillissait l'un de ces gros mots patois, regretté tout aussitôt par celui qui l'avait prononcé. Vous comprendrez que dans cette ambiance délicieusement rurale, je ne pouvais faire que de rapides progrès.

Origines du patois jurassien

Le patois jurassien trouve ses origines dans la langue d'oïl, alors que tous les autres patois de Suisse romande sont issus de la langue d'oc, plus précisément du franco-provençal. Contrairement à une affirmation trop longtemps soutenue, notre patois n'est nullement du français abâtardi ou dégénéré. Pour s'en convaincre, il suffit de se souvenir que lorsque le francien, parlé au Moyen-Âge en Ile-de-France, a donné naissance au français, il y avait belle lurette que les autres provinces de France possédaient leur propre dialecte. Il en était ainsi du patois jurassien au même titre que du bourguignon, du franc-comtois ou du picard. Dès lors, à l'instar du français, notre patois est un langage de noble lignée, trouvant souvent ses racines dans le latin, mais ayant été également influencé par l'environnement que l'Histoire lui a réservé.

Trois aspects fondamentaux du patois

De ce savoureux patois, fleurant bon les humeurs de la terre, je voudrais souligner trois aspects essentiels.

- 1) Tout d'abord, c'est un chaleureux langage dont les verbes imagés favorisent la convivialité et le plaisir d'être ensemble.
- 2) A le pratiquer, il engendre un art de vivre qui comble l'être humain. Il conjugue l'amitié au plaisir de la table. Il associe l'esprit gaulois au rire rabelaisien. Il s'affirme épicurien.

3) Enfin, il incarne une réelle philosophie. Celle qui consiste à savoir prendre le temps de vivre afin de jouir pleinement du moment qui s'offre à nous. Il possède en lui les ingrédients qui font les vrais richesses si bien chantées par Giono. Tout naturellement, il nous invite à mettre en pratique la pensée du poète latin Horace : "Carpe diem, carpe horam" cueille le jour, cueille l'heure.

Durant des siècles, pour s'exprimer et pour communiquer entre ressortissants d'une même région, le patois fut essentiellement oral. Afin de bien pratiquer ce dialecte, il importait avant tout de se faire l'oreille à la mélodie de la phrase et à la sonorité de l'accent qui lui était propre.

Aussi, à l'instar de ces autodidactes, amoureux de la musique, à qui une bonne écoute permet de jouer sur leur piano l'air entendu, tout en se livrant à une harmonisation digne d'éloge, les gens, épris de patois, n'éprouvent aucune difficulté à retrouver les mots et à maîtriser la phrase, grâce à laquelle, ils se font aisément comprendre.

Littérature patoise

La littérature patoise apparaît dans la première moitié du 18^e siècle. La graphie y est personnelle. La lecture n'y est pas toujours aisée. En 1736, Raspieler Ferdinand, curé de Courroux, compose un poème en patois de la Vallée de Delémont, vraisemblablement repris d'un auteur patoisant anonyme, dont le texte avait été écrit en patois franc-comtois. Ce poème, intitulé "Les Paniers", fait allusion aux difficultés que connaissent les belles et élégantes dames, habillées de crinolines, lorsqu'elles ont à se déplacer et surtout lorsqu'elles souhaitent passer par des portes relativement étroites.

C'est en 1820 que Guélat François-Joseph rédige son Dictionnaire patois.

En 1849, Cuenin Louis-Valentin compose une chanson, glorifiant les prolétaires, intitulée "Tchenson povriotique"

En 1880, un manuscrit autographe de Biérix Antoine relate les épisodes de "Lai lattare de Bonfô"

4.

C'est en 1905 que Fridelance François commence son Glossaire de Charmoille. Ce travail remarquable comprend plus de 6000 fiches.

Dans la première moitié du 20^e siècle, les auteurs patoisants les plus en vue sont, notamment : Surdez Jules, Lièvre Lucien, Rossat Arthur et Daucourt Arthur.

Enfin, c'est en 1945 que la Société Jurassienne d'Emulation publie le "Glossaire des patois d'Ajoie et des régions voisines" de Vatré Simon. Aujourd'hui encore, ce document patois-français est sources de références et fort utile aux patoisants.

Il est bien entendu que la liste retenue n'est pas exhaustive.

Le développement de l'industrie

Dès le milieu du 19^e siècle, face à la révolution industrielle qu'a connue l'Europe, de nombreux mots firent leur apparition. Hélas ! cette avalanche de vocables porta un coup dur au langage de nos pères qui ne disposait pas des termes adéquats, correspondant à ceux que le modernisme exigeait. Devant la situation, créée par les progrès de la technique, il aurait été impératif que des linguistes et des ingénieurs se mettent à la même table pour échanger leur point de vue et pour tenter d'inventer des équivalents patois à ces néologismes bien contrariants. Mais, rien ne fut fait. Tant et si bien que ce langage séculaire perdit un terrain important par rapport au français qui venait, de belle manière, d'enrichir son propre vocabulaire.

Toute proportion gardée, ne connaît-on pas, aujourd'hui, le même phénomène ? Certainement, mais à la différence que, dans la course aux expressions liées à l'arrivée de l'ordinateur, c'est malheureusement la langue française qui pâtit de l'invasion de ces néologismes anglo-américains. Certes, les responsables politiques et culturels de l'Hexagone ont eu la sagesse et l'intelligence de réagir assez tôt. En associant les philologues aux créateurs des nouvelles technologies, il est souhaitable qu'ils arriveront à endiguer ce flots d'anglicismes qui ne pourrait que léser irrémédiablement la langue de Paris.

L'intransigeance de certains enseignants

Dès lors, faut-il s'étonner que le patois ait connu d'importantes périodes de régression ? D'autant plus qu'à une certaine époque, des responsables de l'école ont cruellement décidé d'interdire à leurs élèves de parler ce langage de leurs aïeux. Vous n'êtes pas sans savoir, que dans la première partie du siècle que nous allons tantôt quitter, certains membres du corps enseignant étaient de farouches adversaires du patois. Ils estimaient que tout écolier qui en usait compromettrait gravement son apprentissage de la langue française. Acharnés et colériques, ils n'hésitaient pas à se livrer à des assauts verbaux du plus mauvais goût et à des châtiments démesurés, pédagogiquement indignes et psychologiquement maladroits. Que de personnes, pour beaucoup aujourd'hui disparues, m'ont confié avec tristesse, les déconcertants épisodes sanctionnant l'usage, très souvent spontané, du langage que l'on pratiquait de préférence dans le cercle familial.

Patois n'est pas patoisage

Il est tout aussi regrettable que certains soi-disant patoisants, en recherche de sympathie et en mal de popularité, se soient laissés aller à galvauder et à dénaturer ce parler porteur de notre identité. Il est donc absurde et impensable que, pour laisser croire que l'on parle bien patois, on se croit ingénieux en choisissant un mot français auquel on se complaît à ajouter une finale dont la consonnance abuse l'auditeur. Ce jeu-là est un coup de poignard que l'on inflige au vieux parler de notre coin de terre. Que l'on se veille bien ! Ne confondons pas patois et patoisage. Le premier est un dialecte authentique, apte à faire valoir ses lettres de noblesse, reflet de la personnalité de toute une région. Quant au deuxième, ce n'est qu'un mauvais jargon, une espèce de langage hybride et dénaturé que le temps se chargera déjà de faire rapidement disparaître.

Aussi, ne soyez pas étonnés que je reste sceptique lorsqu'une personne, ne connaissant rien du patois, m'affirme d'un air triomphant : "Voyez-vous, l'autre jour, j'ai entendu un tel qui parlait patois. J'ai absolument tout compris ce qu'il a dit. "

Que voulez-vous que je réponde à une affirmation aussi péremptoire. Doit-on vraiment frelater son dialecte afin que ceux qui écoutent réussissent à tout comprendre ? Une telle flagornerie va à l'encontre de l'objectif que doit poursuivre un patoisant conscient, responsable et soucieux de sauvegarder le savoureux langage de notre petit coin de pays.

Car, pour faire du patoisage, il ne faut nullement être grand clerc. Ecoutez plutôt ! Vous allez vite saisir la nuance.

Lorsque je dis :

“Ç’ât di roudge saipin, di pin èt peus de l’érabye “, je suppose que les personnes ici présentes ont quasiment compris. Je traduis donc le jargon auquel je viens d’avoir recours : “C’est du sapin rouge, du pin et puis de l’érable.“ Or, si j’avais voulu réellement parler patois, j’aurais dû dire : “Ç’ât d’lai fuate, di tayie èt peus de l’oùejerâle.“

Voilà donc un exemple éloquent du genre d’agressions qu’a connu et que connaît encore le patois jurassien, parfois par ceux-là même qui se prétendent ses meilleurs défenseurs. Dès lors, faut-il vraiment être surpris que ce savoureux langage millénaire soit en voie de disparition ? Aussi, le temps semble venu, où tous ceux qui sont sensibles à ce dynamique fleuron du patrimoine jurassien se soucient de sa survie. Ainsi, ils affirmeront leur soutien à ce porteur de l’identité de notre coin de terre, évitant ainsi de le voir sombrer tristement dans la peau d’un jargon que le temps ne se fera pas faute d’éliminer très rapidement.

Différences locales et régionales

Lorsque je parle patois avec mon épouse, il nous arrive à tous deux de diverger sur l’utilisation de certains mots.

Heureusement, les cas ne sont pas nombreux, car le patois de Coeuve diffère peu de celui de Damphreux. Si à Coeuve, on cueille de bés **tchèrcats** (trochets, grappes) de ç’liejes, à Damphreux, on cueille de bés **dgèrcats** de ç’liejes. Autrefois, lorsque le mois de mai revenait, à Coeuve, on pourchassait les **coïncôïyes** (hannetons), alors qu’à Damphreux, on faisait la chasse aux **coïncoidges**. A Damphreux, on dit : “è te fât **réchie** tés ç’hès”, à Coeuve, on dira : “è te fât **léchie** tés ç’hès”. Certainement qu’à l’origine les termes étaient identiques.

Peut-être, a-t-il suffi qu'un personnage considéré et influent déformât la prononciation du mot pour que les gens du lieu aient éprouvé le besoin de l'imiter. Certes, il y a des mots qui ont survécu dans certains villages, alors qu'ils ont disparu dans d'autres. A Dampheux, le verbe **échayie** (faire des courants en laissant des portes ouvertes) a disparu du vocabulaire local, alors qu'à Coeuve il est toujours utilisé.

Les différences régionales peuvent être plus fréquentes, aussi bien dans l'usage de certains mots que dans le sens accordé à d'autres. En dépit des nuances, les patoisants de nos trois districts sont à même de se comprendre fort bien, tout en parlant heureusement le patois de leur propre région. Peu importe que le **nô** des Taignons soit le **l'âdge** des Aidjôlats ou que le **coeurti** des Vâdais remplace le **tieutchi** de la ménagère de Bure. L'essentiel, c'est que chacun admette que son patois a pu subir une évolution que les us et coutumes du terroir lui ont imposée. Que les patoisants de nos différentes régions soient donc conscients, qu'il importe prioritairement de mettre en valeur ce qui les unit, plutôt que de les voir s'ingénier à se livrer un combat de suprématie.

Le déclin du patois

Dés le début du 20^e siècle, dans bien des communes jurassiennes, le patois a connu un déclin pour ne pas dire qu'il fut quasiment relégué aux oubliettes. Aussi, lorsqu'en 1932, j'arrivai à Beurnevésin, chaussé de sabots et portant le tablier-blouse des "poûeres dgens", je me souviens fort bien, que les familiers du bistrot, que mes parents avaient repris à des conditions vraiment avantageuses, étaient fortement étonnés d'entendre ce gosse de cinq ans leur parler naturellement en patois. A n'en pas douter, j'étais l'attraction de l'endroit, car depuis plus d'une génération le village avait abandonné la pratique de ce dialecte ajoulot. Et, même si les clients se faisaient rares, ceux qui fréquentaient le café n'avaient de cesse de questionner le fils du patron pour ouïr les réponses qu'il apportait dans ce langage fleuri que leurs pères avaient adoré. Quelques-uns d'ailleurs, profitant de mon arrivée pour se remémorer toute la saveur de ce parler, étaient heureux de remodeler, dans ce patois oublié, quelques phrases que leur subconscient avait précieusement préservées et qui surgissaient à point nommé. Aussi, mes parents, tous deux excellents patoisants, ne tardaient pas à s'associer à la discussion. Alors, l'ambiance devenait si chaleureuse que les gens présents n'éprouvaient aucune envie de quitter les lieux.

Profitant d'une promenade familiale jusqu'au Moulin de la Lague, où ils s'étaient offert une friture de carpe, mon père avait réussi à convaincre ma mère en lui disant : "Qu'ât-ç'que t'crais, Rosa ? Voili âtche que nos poér'ins faire è Beuv'néjin !" Quelques mois plus tard, la première friture de carpe était apprêt régulier de l'Auberge de la Couronne. Et d'entendre ma mère remercier mon père : "Te vois Diu ! Dûe sait b'ni ! Quée tchaince nos ains t'aivu d'allaie djainqu'en lai Lague !"

Comment écrire le patois

Lorsque je parle patois, je pense tout naturellement en patois. Il est hors de question, avant de m'exprimer, de me livrer à une traduction simultanée du français en patois. Il importe de préciser que la syntaxe du langage de nos pères n'est pas identique à celle qui est propre à la langue de Flaubert. A l'instar d'autres parlers, le patois a ses particularités qui, d'ailleurs, en font tout son charme. Dès lors que ce dialecte est un moyen oral de communication, les écrivains-patoisants, désireux de faciliter au mieux la tâche de leurs lecteurs, usent d'une graphie pratique et non sophistiquée, visant à ce que leurs textes soient aisés à déchiffrer. Personnellement, lorsque j'écris en patois, j'utilise la même graphie que Simon Vatré dans son glossaire. Elle a le mérite de la simplicité et sied fort bien à notre dialecte. D'ailleurs, elle ne diffère de celle de la langue française que par l'apparition du **çh** et par le son produit par le **y**. C'est ainsi que le **çh** se prononce de façon identique au **ch** qui apparaît dans **ich**, pronom personnel de la langue allemande.

On dira donc :

- 1) i aî **çh**oulè in **çh**ô : j'ai cloué un clou ;
- 2) è fât di **çh**oûeçhe po **çh**ôtraie : il faut du souffle pour siffler.

Quant au **y**, il a même prononciation que l'ensemble des trois lettres **ill** de la langue française.

Dès lors, on écrira :

- 1) lo paiyisain se bèye brâment de mâ : le paysan se donne beaucoup de peine ;
- 2) Tiaind qu'èl é ôyi raincayie ci poûere hanne, èl é ècmencie d'lo voiyie : lorsqu'il a entendu râlé ce pauvre homme, il a commencé de le veiller.

Or, ainsi que je l'ai déjà signalé, le patois ayant une fonction essentiellement orale, il doit prioritairement être mélodieux afin de séduire l'oreille. Aussi, pour que les sons soient agréables et que l'écoute se fasse sans heurt, notre dialecte jurassien se plaît à éviter les situations créées par un hiatus.

Voilà pourquoi, au lieu de dire :

- 1) **t'és aivu** és moûechirons, on dira, **t'és t'aivu** és moûechirons ;
- 2) ïn **peut hanne**, se dira, ïn **peut l'hanne** ;
- 3) ïn **p'tét afaint**, deviendra, ïn **p'tét l'afaint**.

Quelques autres particularités méritent d'être signalées.

- 1) i **me n'seus** pe fait di tieûsain po mon boûebat : je **ne me** suis pas fait de souci pour mon gosse ;
- 2) è **me ne** vlait pe léchie : il **ne** voulait pas **me** laisser ;
- 3) i **vos n'lo** veus pe bèyie : je **ne** veux pas **vous le** donner ;
- 4) è **vos** l'voérait bïn emptchaie : il voudrait bien **vous** l'emprunter ;
- 5) és **nos** sont v'nis voûere : ils sont venus **nous** voir.
- 6) nos **vos n'lo** v'lans pe aippâre : nous **ne** voulons pas **vous** l'apprendre.

Pour ce qui a trait à la forme pluriel du verbe pronominal, le deuxième pronom personnel est toujours **se**.

C'est assurément avec surprise que nous entendrons :

- 1) nos **s'**aimusans bïn : nous **nous** amusons bien ;
- 2) vos **se** botrèz ensoinne : vous **vous** mettez ensemble ;
- 3) nos **se** sons engrainnyie : nous **nous** sommes fâchés.

A entendre une personne, on se rend assez rapidement compte si son patois est naturel ou si elle n'use que d'un artificiel jargon qui ignore tout des spécificités du parler qui nous est cher.

Très souvent, les mots patois ont une origine latine. Les mots pouvant provenir de source celtique ou gauloise ont disparu. Parcontre, notre patois a été grandement influencé par les péripéties auxquelles l'Histoire l'a soumis, en particulier par le voisinage immédiat avec des régions parlant la langue de Goethe.

Si du latin **fascinus**, le français a retenu **faisceau** (forme académique) et **fagot** (forme populaire), en patois, le terme utilisé est **féchîn** ou **féchène**.

Quant à **lesen**, verbe allemand qui équivaut au mot **lire** de la langue française, le patois en retient deux acceptions :

- 1) **yére** lai feuye : lire le journal (die Zeitung lesen) \$1
- 2) **yére** lés pomattes : trier les pommes de terre (die Kartoffeln auslesen).

Comment maintenir notre patois

Si je peux comprendre que ceux, qui ne sont pas sensibles à ce langage fleuri, n'en soient pas les grands défenseurs, et, que sa survie les laisse indifférents, personnellement je réagis autrement lorsque j'analyse les dangers qui le menacent. Tout d'abord, je souhaiterais que notre patois ne perde pas sa fonction naturelle, celle qui lui a permis de nourrir les racines d'un coin de terre aimée et dont il en incarne l'identité. Aussi, c'est avec admiration et reconnaissance envers tous ceux qui s'emploient à oeuvrer pour le sauvegarder, que je tiens à souligner le rôle bénéfique et essentiel que jouent, aussi bien les amicales de patoisants que les membres du corps enseignant qui dispensent des cours à option dans les écoles jurassiennes. Il est encourageant et prometteur de voir se multiplier les fêtes et les manifestations qui rassemblent des adeptes du patois. A chaque rencontre d'ailleurs, c'est l'occasion rêvée de magnifier ce langage qui invite à la convivialité et qui scelle l'amitié. Pour s'en convaincre, il suffit d'assister à l'une de ces "lôvrées", au cours desquelles chansons patoises et pièces de théâtre ont l'heur de faire vibrer les fibres intimes des auditeurs et l'avantage de générer l'engouement des spectateurs. Je songe également aux fêtes jurassiennes et romandes des patoisants, dans le cadre desquelles des concours littéraires sont organisés et dotés de prix. C'est vraiment une aubaine, pour ceux qui en éprouvent autant le besoin que le plaisir, de présenter un texte – loûenes où fôles—dans le but d'apporter leur contribution à la mise en valeur de ce parler si naturel.

Vétçhans l'heure qu'ât li

Dès lors, vous comprendrez mieux pourquoi j'ai ressenti le désir d'écrire un ouvrage dans cette langue qui, pour moi, fut quasiment maternelle. Je tenais à manifester, envers le coin de terre où j'ai vécu, le témoignage de mon attachement. En outre, j'avais à coeur de concrétiser une preuve de profonde reconnaissance à un parler qui m'a gratifié de moments inespérés." Vétçhans l'heure qu'ât li", superbement illustré par Eliane Chytil, alias Yane, comprend quelques bouts rimés, (Lés çhoés di sondge), des chants évoquant la terre aimée, dont l'un intitulé "Tiaind que r'veniait lai Saint-Maitçhîn ", des récits mettant en scène des gens que j'ai coudoyés et appréciés, (lai boûetchenièr), certaines péripéties cocasses que mon père m'a contées, (lés raicontes de mon père), quelques épisodes de chasse, (seuv'nis de tcheusse), quelques boutades et autres bons mots, (yannure de loûenes).

Avec la publication de ce livre, j'ai souhaité atteindre deux objectifs :

- 1) Donner envie à chacun de pouvoir vivre intensément le moment présent et de savoir en jouir à bon escient ;
- 2) Montrer que souvent le bonheur n'est pas synonyme de progrès et que l'excès de bien-être peut parfois compromettre la bonne marche de l'existence.

En plus, les textes de ce modeste recueil n'ont d'ambition que de chercher à dérider les lecteurs qui aimeraient les découvrir.

Conclusion

Merci de m'avoir écouté avec autant d'attention. J'espère que les quelques considérations, que j'ai émises sur un parler qui fait partie de mon être, ont été à même de vous révéler les raisons de mes joies et de mes craintes. Il est possible que vous ayez une autre opinion en ce qui concerne le maintien et l'utilité du patois. Possible également que vous ne partagiez nullement mes affirmations. Sans me bercer d'illusions, je souhaite simplement que ce langage, fleurant bon la terre jurassienne, demeure le joyau privilégié de notre patrimoine.

12.

Merci à votre président, à son comité et à vous tous de m'avoir donné l'occasion de dissenter sur un sujet qui me tient à coeur.

Pour ceux qui le souhaiteront, il est bien clair que je tenterai de répondre aux questions qu'ils voudront bien m'adresser.

Pour l'heure, je vais clore cet exposé en disant à chacun :

“E m'aibiât de vos tçhvâtre ènne boinne lôvrèe ét chutôt in herbâ bîn ens'rayie ! “

Montignez, le 6 novembre 1999

Gaston Brahier